

JULES VERNE OU LE MERVEILLEUX GEOGRAPHIQUE

LE SUPERBE ORENOQUE (1898)

LIONEL DUPUY

Au-delà de l'agrément, de la curiosité, de toutes les émotions que nous donnent les récits, les contes et les légendes, au-delà du besoin de se distraire, d'oublier, de se procurer des sensations agréables et terrifiantes, le but réel du voyage merveilleux est, nous sommes en mesure de le comprendre, l'exploration plus totale de la réalité universelle¹.

Il me semble en effet que vous n'avez jamais vu en ce genre d'ouvrages le but auquel il tend : l'enseignement de la géographie. Pour chaque pays nouveau il m'a fallu imaginer une fable nouvelle. Les caractères ne sont que secondaires... Le but que je poursuis est de peindre sous cette forme romanesque tout notre sphéroïde et c'est à cela que j'e me suis appliqué surtout².

62 romans composent le corpus des *Voyages Extraordinaires*. Hetzel, dans son Avertissement aux *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1864-1865), précise clairement l'objectif qu'il assigne à Jules Verne : il se doit de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques amassées par la science moderne et de refaire, sous la forme attrayante qui lui est propre, l'histoire de l'univers. L'auteur reconnaît d'ailleurs lui-même cette ambition en 1894 : *Mon but a été de dépeindre la Terre, et pas seulement la Terre, mais l'univers, car j'ai quelquefois transporté mes lecteurs loin de la Terre dans mes romans. Pour autant, des doutes s'installeront dans sa vie : Que vais-je faire maintenant ? Je vous le dis, je suis très découragé et pourtant, je n'ai pas fini l'œuvre de ma vie, dépeindre toute la terre.* (Jules Verne à Hetzel Fils, 19 septembre 1889). Un tel découragement, récurrent dans la vie d'un écrivain, ne l'empêchera pas cependant de nous proposer une œuvre qu'aujourd'hui encore nous avons bien du mal à appréhender dans toute sa complexité...

¹ Maïlle Pierre. *Le Miroir du merveilleux*. Les Éditions de Minuit, 1962. Page 24.

² Jules Verne, *Lettre à Mario Turiello*, 10 avril 1895 ; cf. également *Planisphère du Monde connu et inconnu* à la fin du XIX^{ème} siècle. Jules Verne, *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878).

En 1902, soit trois avant sa mort, une mise au point supplémentaire souligne bien une fois de plus le rôle de la Géographie dans la construction des *Voyages Extraordinaires* : *Peut-être serez-vous surpris d'apprendre que je ne tire aucune fierté particulière à avoir écrit sur l'automobile, le sous-marin, l'aéronef avant qu'ils ne deviennent en fait des réalités scientifiques. Au moment où j'en parlais comme des réalités, elles étaient déjà à moitié découvertes. Je faisais simplement de la fiction à partir de ce qui est devenu faits ultérieurement, et mon objet n'était pas de prophétiser, mais d'apporter aux jeunes des connaissances géographiques en les enrobant d'une manière aussi intéressante que possible.*

Jules Verne se situe ainsi parfaitement à l'interface entre Géographie et Littérature. Or, au-delà de ce constat si simple à établir, il n'en demeure pas moins que nous avons affaire là à une évidence qu'il convient cependant de mettre en exergue : Jules Verne est un auteur qui écrit la Géographie. *Seul existe le monde extérieur au sens le plus vaste du mot, et on pourrait définir l'invention essentielle de Verne comme celle du roman géographique par opposition au roman historique d'un Alexandre Dumas (Michel Tournier, Jules Verne ou le bonheur enfoui).* Mais Jules Verne n'est pas géographe de formation. De là, toute l'ambiguïté, mais également toute la richesse, d'une œuvre aux formes complexes, aux contours incertains, aux limites imprécises...

Paradoxalement, force est de constater cependant à quel point la Géographie dans les *Voyages Extraordinaires* est parfaitement limitée dans le temps et dans l'espace. Nous partageons d'ailleurs à ce titre le constat de Roland Barthes (*Mythologies*, 1957) pour qui *Verne a construit une sorte de cosmogonie fermée sur elle-même, qui a ses catégories propres, son temps, son espace, sa plénitude, et même son principe existentiel. Ce principe me paraît être le geste continu de l'enfermement. L'imagination du voyage correspond chez Verne à une exploration de la clôture, et l'accord de Verne et de l'enfance ne vient pas d'une mystique banale de l'aventure, mais au contraire d'un bonheur commun du fini [...] : s'enclore et s'installer, tel est le rêve existentiel de l'enfance et de Verne.*

Le Superbe Orénoque, publié en 1898, participe activement de ce paradoxe vernien, où le lien entre Géographie et Littérature s'accomplit par le truchement du *merveilleux littéraire* et... *géographique*... Les fables que Jules Verne nous propose ne sont pas sans rappeler ces contes initiatiques à la limite du fantastique, où deux univers se complètent, se rejoignent : l'un réel, objectif, scientifique, l'autre plus extraordinaire, imaginaire, fantastique. Or, Jules Verne accomplit et écrit ses *Voyages Extraordinaires* grâce justement à la mise en place de ce que nous appelons un *merveilleux géographique (pur)*.

I – DU MERVEILLEUX LITTÉRAIRE AU MERVEILLEUX GEOGRAPHIQUE.

A – LE MERVEILLEUX LITTÉRAIRE

Etymologiquement, *merveilleux* vient du latin *mirabilia* : choses étonnantes, admirables. L'adjectif *merveilleux* apparaît dès le XII^{ème} siècle³ : *C'est merveille* signifiait en ancien français *c'est très surprenant, extraordinaire*⁴ (v 1155). *Merveille* a donné *MERVEILLEUX*, *EUSE* adj. (1080) qui conserve souvent, à côté de l'idée d'admirable, pleinement valorisée à partir du XVII^{ème} siècle, une idée accessoire d'étonnant et, dans l'usage littéraire, de surnaturel⁵. Mais c'est surtout au XVIII^{ème} siècle que les premiers emplois métatextuels du substantif en tant que désignation littéraire seront enregistrés. Lorsqu'ils entendaient signaler l'entrée en scène du prodige, du surnaturel ou du supra-naturel, les auteurs médiévaux parlaient de merveille et non de merveilleux, prenant ainsi en compte l'événement plutôt que l'écriture. Le substantif merveille a engendré le verbe se émerveiller (au sens de s'étonner) ainsi que quelques autres locutions verbales⁶.

Le sens général qui est donné au point de vue sémantique du substantif *merveilleux* désigne ce qui est extraordinaire, ce qui s'éloigne du cours ordinaire des choses, ce qui paraît miraculeux⁷. Cette précision est d'autant plus importante à apporter qu'elle renvoie directement au corpus de Jules Verne : *Les Voyages Extraordinaires*.

*Au sens général, le merveilleux peut désigner ce qui s'éloigne du cours ordinaire des choses. [...] Le sujet du merveilleux est d'ordre psychologique et culturel avant d'être littéraire car il fait primer, en priorité, l'attitude de l'être face à un phénomène jugé extraordinaire plutôt que la nature du phénomène en tant que tel. [...] Trois attitudes possibles déterminantes exposent l'interprétation de l'extraordinaire. La première, celle du merveilleux extérieur, est fondamentale car elle présuppose l'existence d'un autre monde qui se juxtapose à celui-ci⁸. [...] La nature de l'autre monde se révèle en mythe qui, comme un rêve, est total et instantané⁹. A ce titre, et pour illustrer notre propos, rappelons-nous Axel, et son rêve dans *Le Voyage au centre de la terre* : Ce rêve où j'avais vu renaître tout ce*

³ <http://www.ditl.info/arttest/art2899.php>

⁴ Définition donnée par le *Dictionnaire historique de la langue française*, 2007, page 2210.

⁵ Ibid. même page.

⁶ <http://www.ditl.info/arttest/art2899.php>

⁷ Ibid.

⁸ Cet élément est particulièrement important. Nous montrerons par la suite à quel point Jules Verne sait justement construire un autre monde en dehors de la géographie conventionnelle dont il rend compte dans ses romans.

⁹ Ibid. John Nothnagel, University of Iowa. *Les postures du merveilleux*, in : <http://www.ditl.info/arttest/art2899.php>

monde des temps anté-historiques, des époques tertiaire et quaternaire, se réalisait donc enfin !

La deuxième attitude devant le merveilleux et celle qui encourage, l'invention d'un nouveau merveilleux sous forme de wish-fulfillment [...]. Il s'agit ici d'un merveilleux né du désir d'imaginer des objets ou des projets qui sont autrement irréalisables. Si ces inventions restent dans les limites du possible naturel, elles peuvent se réaliser à la suite des progrès technologiques. Ainsi, certaines choses qui auraient passé pour des merveilles au Moyen âge occidental [...] sont devenues communes au monde moderne. Les merveilles mécaniques de Jules Verne semblent avoir annoncé les réalisations de la technologie actuelle. [...] On doit observer que ce merveilleux, n'ayant pas de source mythique, a souvent une valeur équivoque et peut donner terreur aussi bien que plaisir. Rappelons ainsi que l'infamale machine volante de *Maître du Monde* s'appelle l'Épouvante...

La troisième attitude décrite dans cet article correspond moins à l'œuvre de Jules Verne. Nous ne retiendrons pour cette étude que les deux premières, car elles ont le mérite d'éclairer autrement les *Voyage Extraordinaires*.

Tzvetan Todorov, dans son *Introduction à la littérature fantastique*, présente dans le cadre de sa typologie relative au merveilleux quatre types de récits qui ne se rapportent pas directement au merveilleux pur¹⁰ mais que l'on peut par contre directement ou indirectement rattacher à l'œuvre de Jules Verne :

- **Le merveilleux hyperbolique** : Les phénomènes ne sont ici surnaturels que par leurs dimensions, supérieures à celles qui nous sont familières¹¹. L'exemple le plus emblématique est bien évidemment *Vingt mille lieues sous les mers*. Nous verrons plus loin que l'hyperbole, l'exagération, sont des figures de styles que Jules Verne emploie régulièrement dans sa rhétorique.

- **Le merveilleux exotique** : On rapporte ici des événements surnaturels sans les présenter comme tels ; le récepteur implicite de ces contes est censé ne pas connaître les régions où se développent les événements [...]. L'exemple de l'oiseau roc donné par Tzvetan Todorov (*Les Mille et une nuits*) n'est pas sans rappeler ce passage des *Enfants du capitaine Grant* où Robert se fait enlever par un condor aux proportions elles-aussi gigantesques¹². Notons d'autre part que ce merveilleux exotique repose sur une très forte dimension géographique...

- **Le merveilleux instrumental** : Apparaissent ici de petits gadgets, des perfectionnements techniques irréalisables à l'époque décrite, mais après tout

¹⁰ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, 1976. Page 60.

¹¹ Ibid. même page.

¹² Il est d'ailleurs intéressant de se demander si Jules Verne ne s'est justement pas inspiré de ce passage des *Mille et une nuits* pour écrire cet enlèvement...

parfaitement possibles. L'œuvre de Jules Verne se situe à la marge de ce récit, car lui-même déclare (cf. introduction) : *Je faisais simplement de la fiction à partir de ce qui est devenu faits ultérieurement [...] Effectivement, quasiment toutes les machines présentes dans l'œuvre de Jules Verne étaient déjà imaginées à son époque, voire réalisées*¹³. Quelques-unes n'ont simplement pu voir le jour que par la suite. Jules Verne, quant à lui, s'est contenté de les mettre en scène, de leur donner vie, de les habiter (une véritable écologie -humaine- avant l'heure ; *écologie* vient du grec *oikos* : *habiter, habitat*).

- **Le merveilleux scientifique** : *Ici, le surnaturel est expliqué d'une manière rationnelle mais à partir de lois que la science contemporaine ne reconnaît pas*. Ce type de récit est l'ancêtre de la science-fiction actuelle, dont Jules Verne, déjà en son temps ne se réclamait pas du tout. Comparant son œuvre à celle de H. G. Wells, Jules Verne déclarait ainsi : *Je ne puis apercevoir de point de comparaison entre son oeuvre et la mienne. Nos procédés sont tout à fait différents. Il m'apparaît que ses histoires ne reposent pas sur des bases scientifiques... Moi j'utilise la physique. Lui, il invente. Je vais à la Lune dans un boulet que projette un canon. Il n'y a rien d'inventé là-dedans. Lui s'en va vers Mars dans un astronef en métal qui supprime la loi de la gravitation. Ça c'est très joli, mais qu'on me montre le métal. Qu'on le sorte donc !*

Si nous partageons le point de vue de Françoise Bianchi¹⁴ qui déclare que Jules Verne est ainsi *l'inventeur d'un genre qui ressortit au merveilleux au sens todorovien du terme*¹⁵, nous souhaitons cependant relativiser ces propos en précisant qu'il s'agit plus exactement des trois premiers types de récits que nous venons de présenter, et qui justement n'appartiennent pas directement au *merveilleux pur*, tel que définit par Tzvetan Todorov. Dans le cadre du *merveilleux pur*, Tzvetan Todorov explique précisément que ce dernier met en scène un surnaturel qui ne suppose aucune justification.

Or, l'œuvre de Jules Verne reste systématiquement dans le probable, le plausible, le vraisemblable, n'extrapolant, dans l'espace et le temps, que les données qui sont mises à sa disposition à la fin de ce XIX^{ème} siècle si marqué par le Positivisme d'Auguste Comte. Jules Verne le précise d'ailleurs souvent dans ses entretiens. Ce *merveilleux pur n'a pas de limites nettes*¹⁶, à l'inverse du *merveilleux vernien*, qui lui, suppose toujours (à quelques exceptions près, bien évidemment¹⁷) une délimitation claire, une origine précise, une explication rationnelle. L'exemple du

¹³ Voir à ce titre : De la Cotardière Philippe (dir.). *Jules Verne. De la science à l'imaginaire*. Larousse, 2004. 192 p. et *Jules Verne, les Machines et la Science*. Actes du colloque international - 12 octobre 2005 - Ecole Centrale de Nantes, 2005. 332 p.

¹⁴ Françoise Bianchi est connue surtout pour ses essais relatifs à Edgar Morin. Pour notre propos, voir également son article : Bianchi Françoise : *La littérature : une emblématique de la transdisciplinarité*. In : *Transdisciplines*, L'Harmattan, 1996, pp 37-47.

¹⁵ Bianchi Françoise. *Le merveilleux technique de Jules Verne*. In : *Libres*. Nov 2006. Page 176.

¹⁶ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, 1976. Page 59.

¹⁷ *Voyage au centre de la terre, Frritt Flacc, Maître Zacharius par exemple*.

Château des Carpathes est d'ailleurs emblématique de cet état de fait, mélangeant habilement réel et imaginaire, science et fantastique, normal et surnaturel, mais où tout est parfaitement justifié et expliqué à la fin du récit : *Le XIX^{ème} siècle vivait, il est vrai, dans une métaphysique du réel et de l'imaginaire, et la littérature fantastique n'est rien d'autre que la mauvaise conscience de ce XIX^{ème} siècle positiviste*¹⁸.

Ces premiers éléments nous permettent donc de montrer à quel point l'œuvre de Jules Verne peut se rattacher parfaitement au *merveilleux* (le genre, le récit), tel qu'il est défini en Littérature. Or, Jules Verne ne se limite pas simplement au *merveilleux littéraire*, mais il transpose également ce dernier dans le registre géographique. C'est en utilisant ainsi une rhétorique du *merveilleux*, naviguant à mi-chemin entre Littérature et Géographie, que Jules Verne met en place la dimension extraordinaire de ses voyages, répondant ainsi au contrat fixé par son éditeur.

B – LE MERVEILLEUX GEOGRAPHIQUE

*Les livres de Verne, qui croît aux conquêtes de la science et s'emploie à prospecter les marges de l'univers connu, entretiennent avec le fantastique une relation savamment différée. Son « extraordinaire » participe davantage, en fait, d'un merveilleux (souvent géographique) bientôt expliqué, mais qui, le temps d'une attente longue, provoque l'étonnement des explorateurs-lecteurs*¹⁹.

Il n'existe aucune définition officielle, académique du *merveilleux géographique*, telle que nous pouvons la retrouver pour le *merveilleux* en Littérature. Le *merveilleux géographique*, les rares fois où il est évoqué, renvoie souvent (mais sans jamais être défini...) à un type de récit constitutif du *merveilleux littéraire pur*. Or, nous aimerions ici le considérer à part entière : certes, il s'intègre parfaitement dans la typologie que nous avons évoquée précédemment, mais il possède cependant une unité propre, celle du lieu, de l'espace, et celle du temps.

Évoquant les analyses relatives au *merveilleux classique* chez Lucain²⁰, l'auteur du *Journal des Savants*²¹ (Juin 1888, page 326) déclare ainsi : *Ces analyses, patiemment multipliées, mais fort incomplètes, ont eu du moins le mérite de faire*

¹⁸ Op. cit. Todorov Tzvetan. Page 176.

¹⁹ Steinmetz Jean-Luc. *La littérature fantastique*. PUF : Que sais-je ? 1997. Page 82 (chapitre II : *L'extraordinaire de Verne, le spiritualisme de Villiers*).

²⁰ Poète romain du 1^{er} siècle de notre ère, dont seule une œuvre a été conservée, *La Pharsale*, épopée sur la guerre civile ayant opposé César à Pompée au 1^{er} siècle avant J.-C.

²¹ *Le Journal des savants*, devenu plus tard *Journal des savants*, est le plus ancien périodique littéraire et scientifique d'Europe. Son premier numéro remonte à l'année 1665.

voir ce que deviennent chez Lucain tous ces sujets traditionnels du merveilleux classique. Elles ont montré par quels moyens il cherche à les renouveler ou à leur donner plus de valeur, afin de suppléer à l'absence des grands acteurs divins de l'ancienne épopée. Il faudrait, si l'on voulait pousser cette étude jusqu'au bout, examiner aussi une autre sorte de merveilleux sur laquelle il n'a pas moins compté pour obtenir ces effets extraordinaires qu'il regardait comme indispensables au succès de son œuvre. C'est ce qu'on pourrait appeler le merveilleux scientifique ou, plus particulièrement, le merveilleux géographique.

Le constat d'un *merveilleux géographique* est donc ancien. Il existe incontestablement un *merveilleux géographique*, mais jamais il n'a été défini, étudié et systématisé en tant que tel. On utilise ainsi souvent l'expression de *merveilleux géographique* pour définir l'univers des récits, contes et autres fables de l'Antiquité, et au premier rang desquels figurent bien évidemment *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère. A ce titre, Conrad Malte-Brun dans son *Traité élémentaire de Géographie*, parle en ces termes de l'auteur grec : *C'est sur le théâtre des combats de l'Iliade qu'il abandonne le merveilleux géographique, pour la scrupuleuse exactitude de l'historien.* (1832, page 3).

Assurément le *merveilleux géographique* caractérise parfaitement certains récits de l'Antiquité. Et cela pour une raison évidente : ces textes anciens, fondamentalement à mi-chemin entre réel et imaginaire (comme les romans de Jules Verne d'ailleurs...), participent activement du *merveilleux* (littéraire) car ils sont impossibles à fixer véritablement en un lieu précis et à un moment donné²². Pour autant, l'adjectif *géographique* permet ici d'évoquer un support fondamental à l'articulation du *merveilleux classique* : la Terre, l'espace, l'étendue²³. Quant à *merveilleux* (l'adjectif substantivé) il évoque évidemment cette autre dimension fondamentale et indissociable de l'espace, celle du temps.

Rappelant l'influence de l'Église sur la pérennité de certaines œuvres anciennes, Claude Lecouteux²⁴ précise ainsi que *jusqu'au V^{ème}-VI^{ème} siècle, nous assistons donc à une répression de toutes les formes de merveilleux relevant de la mythologie, mais pas de tout le merveilleux : est épargné le merveilleux géographique et zoologique. Il est intéressant de noter quels ouvrages sont recopiés et diffusés au VI^{ème} siècle : ce sont ceux de Pline, Solin, Virgile, Salluste et Aulu-Gelle. Il faut attendre le X^{ème} siècle pour que ressurgissent ceux de Lucain, Stace, Ovide et Horace. Si le merveilleux géographique et zoologique est peu touché, c'est sans doute parce que les écrivains chrétiens ne le jugent pas trop*

²² Que l'on se rappelle ainsi les *incipit* que l'on retrouve au début des contes : *Il était une fois ; il y a longtemps, bien longtemps, loin, très loin par-delà les montagnes, etc...*

²³ Voir à ce titre : Gay Jean-Christophe. *L'Étendue, les Lieux, et l'Espace géographique. Pour une approche du discontinu.* Thèse de doctorat : Géographie et Aménagement, Ferrier Jean-Paul Dir. Université d'Aix-Marseille II, 1992. 490 p.

²⁴ Lecouteux Claude. *Paganisme, christianisme et merveilleux.* In : *Annales*, Année 1982, volume 37, n° 4. 701 p.

pernicieux. Dans la *Cité de Dieu* (XVI, 8), Saint Augustin ne réfute pas l'existence des peuples du bout du monde, bien au contraire ! Il pose d'ailleurs une question fondamentale : Dieu les a-t-il créés ?

Le *merveilleux géographique* correspond ainsi à une déclinaison du *merveilleux exotique*, mais il renvoie cependant à un double décalage, à une double distanciation, celui de l'espace, nous l'avons vu précédemment (l'ailleurs, le *géographique* : loin, très loin par-delà les montagnes) et celui du temps (l'avant, le *merveilleux* : il était une fois...). Ce *merveilleux géographique*, tel que nous le retrouvons notamment chez Jules Verne, s'articule ainsi autour de l'enchantement de la nature, son « extraordinarisation²⁵ », son exagération. On retrouve à ce titre le *merveilleux hyperbolique* évoqué par Tzvetan Todorov : les arbres y sont plus beaux, plus verts, les eaux plus belles, les terres plus fertiles, les animaux plus grands. Ces éléments évoquent incontestablement les récits bibliques (le Jardin d'Éden), les mythes classiques (l'Eldorado), et autres contes de fée (initiatiques). Que l'on se rappelle d'ailleurs l'étymologie latine d'*initiation* : le (re)commencement, l'admission aux mystères...

Alors que le *merveilleux exotique* renvoie uniquement à l'ailleurs, à l'au-delà géographique, le *merveilleux géographique* procède ainsi d'une double mise en distance, en perspective : elle est d'une part géographique (exotique, l'espace) et temporelle (historique, le temps). L'articulation fondamentale de l'espace et du temps trouve ainsi son expression rhétorique la plus aboutie, à nos yeux, dans ce que nous définissons comme le *merveilleux géographique*. Le *merveilleux géographique* se situe forcément hors de l'espace et du temps conventionnels, du quotidien, de l'ici, du maintenant. Le corollaire direct du *merveilleux géographique* est bien évidemment l'imaginaire (géographique). Le *merveilleux géographique* correspond alors à ces territoires oubliés, ces vides, ces blancs dans les vieilles mappemondes, à ces angles morts de la connaissance historique et géographique. Un coin de paradis retrouvé, recréé, un mythe exhumé, un conte réalisé, un territoire habité, fantasmé, désiré... tel est le principe du *merveilleux géographique*, celui d'un autre monde²⁶, de l'autre monde.

Or, ce *merveilleux géographique* a d'autant plus de pertinence que jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, il existe encore sur Terre de nombreux territoires parfaitement inconnus à l'homme (occidental). Cette réalité géographique est source de mystères, d'illusions, de fantasmes, de désirs. Jules Verne en rend d'ailleurs compte dans son *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878). Parce qu'il y

²⁵ Le mot n'existant pas, nous sommes obligé d'utiliser ce néologisme.

²⁶ A ce titre, il est intéressant, aussi étonnant que cela puisse paraître de prime abord, d'évoquer la célèbre chanson du groupe français Téléphone : *Un autre monde*. Les premiers couplets commencent ainsi : *Je rêvais d'un autre monde / Où la terre serait ronde / Où la lune serait blonde / Et la vie serait féconde / Je dormais à poings fermés / Je ne voyais plus en pieds / Je rêvais réalité / Ma réalité / Je rêvais d'une autre terre / Qui resterait un mystère / Une terre moins terre à terre / Qui je voulais tout foutre en l'air.*

a des vides géographiques, des blancs cartographiques (ils sont noirs sur la carte de Jules Verne²⁷...), des angles morts de la connaissance géographique et historique, le *merveilleux géographique* sert de base à une poétique de l'espace au sens Bachelardien²⁸ du terme. Jules Verne pense/panse l'espace, le *merveilleux géographique* lui permet de le créer, voire de le soigner (à ce titre, nous pouvons le considérer comme un outil, et non comme un fin en soi). Car les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne sont tous, littéralement et éditorialement parlant, des voyages *dans les mondes connus et inconnus*.

Julien Gracq²⁹ reconnaît d'ailleurs à propos de Jules Verne : *Je le vénère, un peu filialement. Je supporte mal qu'on dise du mal de lui. Ses défauts, son bâclage m'attendrissent. Je le vois toujours comme un bloc que le temps patine sans effriter. C'est mon primitif à moi.* Jules Verne est également pour ce dernier une espèce de *Livre des merveilles*, un *révéléateur de mondes*. Jean-Yves Paumier, qui a recueilli ces propos dans son ouvrage *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire*, poursuit ainsi, en citant toujours Julien Gracq : *Jules Verne choisit l'espace géographique, il annexe « les terres nouvelles à la Littérature ».*

Car le XIX^{ème} siècle, au niveau de la connaissance géographique, s'articule autour de deux réalités. D'une part, il demeure encore sur Terre des territoires parfaitement inconnus, vierges. La carte de Jules Verne est emblématique de cette réalité propice à l'imaginaire (cf. note de bas de page n° 24). D'autre part, la Géographie, en tant que discipline universitaire, n'est institutionnalisée qu'à partir de la fin du XIX^{ème} siècle³⁰. Cette institutionnalisation va ainsi lui donner un statut académique qu'elle ne possédait pas auparavant. Ce tournant majeur dans l'histoire de la Géographie va lui conférer également une dimension scientifique qu'elle ne possédait pas forcément jusque là. À une époque où le Positivisme d'Auguste Comte cherche à tout classer, répertorier et rationaliser, la Géographie, en tant que discipline universitaire, va être dotée d'un nouveau paradigme qui aura pour ambition d'expliquer le Monde, de transmettre une connaissance géographique épurée de toute considération extraordinaire, surnaturelle.

Le rationalisme scientifique imprègne de plus en plus la démarche géographique. Le *merveilleux* n'a plus de place alors, car la science finira par tout découvrir, expliquer, répertorier. La science va tuer le mythe : le mythe d'aujourd'hui n'est que la science de demain. Or Jules Verne, et c'est ce qui fait sa force, va créer une nouvelle cosmogonie, une nouvelle mythologie, à l'interface deux mondes, de deux réalités, de deux époques : *Evidemment, je me tiendrai toujours et le plus*

²⁷ Cf. Document : Planisphère du *Monde connu et inconnu* à la fin du XIX^{ème} siècle. Jules Verne, *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878).

²⁸ Bachelard Gaston. *La Poétique de l'espace*. Paris : P.U.F., 1957. 214 p. Du grec *poiësis* = création.

²⁹ *De Jules Verne à Julien Gracq, le « goût de la géographie »*, in : Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus*. La Société de Géographie ; Glénat, 2005. 226 p.

³⁰ Cf. Berdoulay Vincent. *La Formation de l'école française de géographie, 1870-1914*. C.T.H.S., 1995. 245 p.

possible dans le géographique et le scientifique, puisque c'est le but de l'œuvre entière ; mais que ce soit l'instinct du théâtre qui m'y pousse, ou que ce soit pour prendre davantage notre public, je tends à corser le plus possible ce qui reste à faire de romans et en employant tous les moyens que me fournit mon imagination dans le milieu assez restreint où je suis condamné à me mouvoir. (Jules Verne, 1883).

La Géographie chez Jules Verne est également *hantée* (Michel Tournier, *Jules Verne ou le bonheur enfoui*), car elle sait faire resurgir de vieux démons, de vieux mythes, souvent traumatisants. L'archétype récurrent de ce traumatisme vernien est bien évidemment le volcan. Il existe une phénoménologie vernienne du volcan³¹. Le volcan, c'est souvent ce passage vers l'autre monde que nous évoquions précédemment. Le *Voyage au centre de la terre* est à ce titre un chef d'œuvre du voyage dans l'espace et le temps³². Le *merveilleux géographique* s'y exprime avec une force insoupçonnée dans cette aventure littéralement extraordinaire : *Le monde physique et le monde spirituel s'interpénètrent ; leurs catégories fondamentales se trouvent modifiées en conséquence. Le temps et l'espace du monde surnaturel, tels qu'ils sont décrits [...] ne sont pas le temps et l'espace de la vie quotidienne.*

*Le temps semble ici suspendu, il se prolonge bien au-delà de ce qu'on croit possible*³³. Du Snaeffels au Stromboli, le volcan apparaît dans ce cas précis comme salvateur. Le *merveilleux géographique* qui en découle est un *merveilleux géographique pur*. Or, le volcan peut également (et c'est souvent le cas d'ailleurs chez Jules Verne) recouvrir une dimension très morbide, noire : il y a une fascination de Jules Verne pour la mort. Rappelons-nous d'Hatteras qui initialement devait mourir dans un volcan situé à l'exact Pôle Nord Géographique, ou encore ce volcan en arrière-plan de la nouvelle fantastique *Fritt-Flacc*. Bien d'autres exemples pourraient être cités ici. Dans ces cas très précis, nous avons affaire alors à un *merveilleux géographique noir* (ou *relatif* par opposition à *absolu*), comme dans les romans noirs, gothiques (cf. par exemple *Dracula* de Bram Stoker).

Un roman en particulier de Jules Verne nous apparaît emblématique, caractéristique de cette mise en scène et de l'utilisation du *merveilleux géographique (pur)* : *Le Superbe Orénoque* (1898). Reprenant pour ce faire

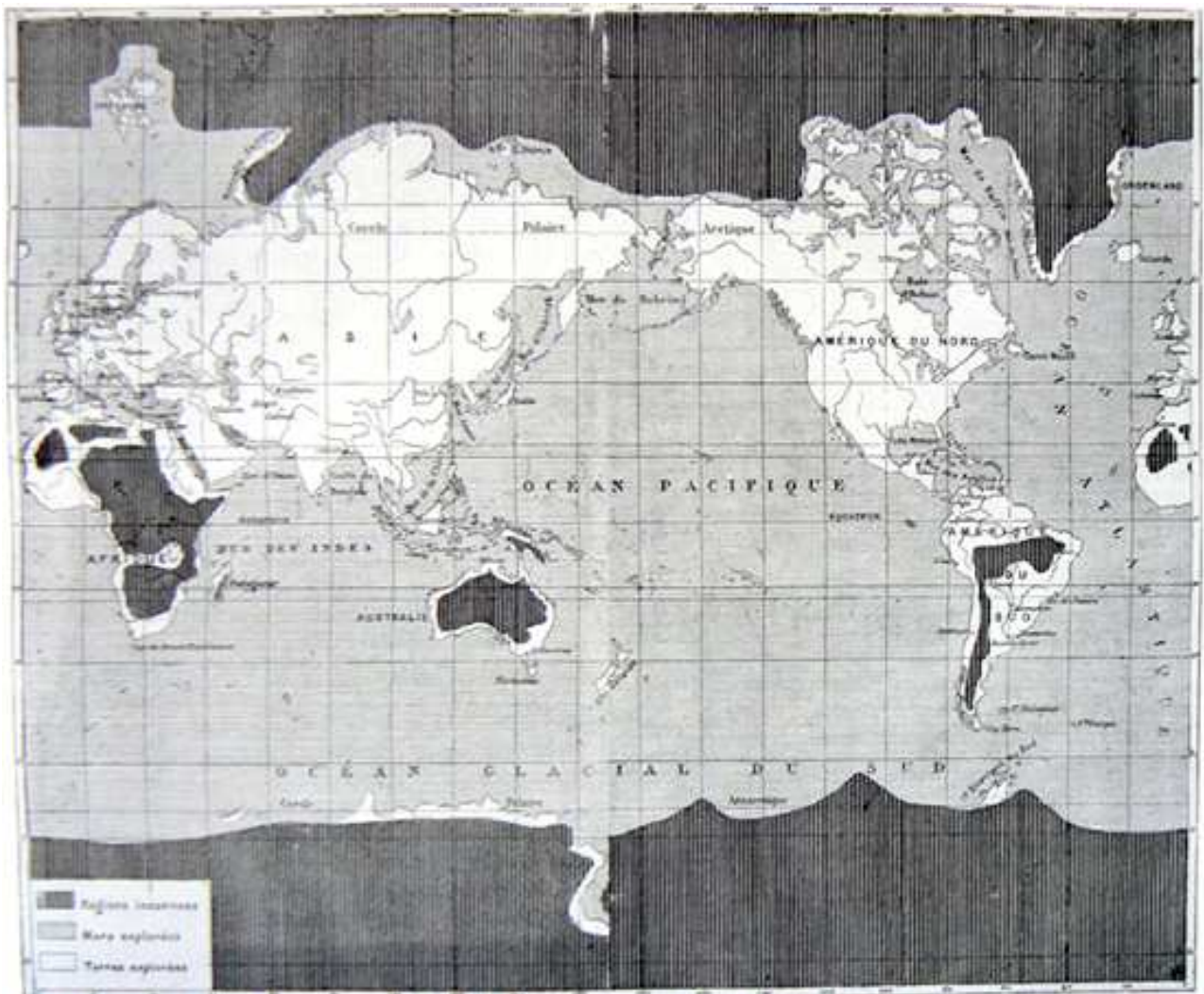
³¹ Dupuy Lionel. *Jules Verne, romancier des volcans*. In : Eruption Objectif Volcans, juillet 2005. Pages 10-18.

³² Dupuy Lionel. *Espace et temps dans l'œuvre de Jules Verne. Voyage au centre de la terre... et dans le temps*. La Clef d'Argent, 2000. 46 p. Nous montrons particulièrement dans cet essai comment Jules Verne fait volontairement revenir ses héros par un volcan mythique, le Stromboli, en pleine Mer Méditerranée, territoire (limité) par excellence de notre mythologie grecque et latine.

³³ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, 1976. Page 124.

l'expédition menée par Jean Chaffanjon³⁴ parti à la découverte des sources de ce fleuve mythique du Vénézuéla, Jules Verne propose ici un récit qui dépasse littéralement l'expédition de l'aventurier pour créer, de toutes pièces, un territoire où effectivement tout semble participer du *merveilleux géographique* : la Mission Santa-Juana du Père Espérante.

L'analyse fine de quelques paragraphes du chapitre VI, II^{ème} partie intitulé *La mission de Santa-Juana* permet justement de montrer comment les romans de Jules Verne participent activement de ce *merveilleux géographique pur* que nous avons tenté de définir et circonscrire dans cette première partie.



Planisphère du *Monde connu et inconnu* à la fin du XIX^{ème} siècle.
Jules Verne, *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878).

³⁴ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*. 1890. Une version rééditée existe actuellement sous le titre : Chaffanjon Arnaud, *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura. Voyages aux Sources de l'Orénoque, par Jean Chaffanjon ; Le Superbe Orénoque, par Jules Verne*. Paris : Denys Pierron, 1978.

II – LE SUPERBE ORENOQUE OU LES TERRITOIRES DU MERVEILLEUX GEOGRAPHIQUE.

Finalement là où Jules Verne rompt sa dépendance de Chaffanjon, c'est dans la dernière partie depuis le chapitre XXIV³⁵, lorsque les explorateurs remontent l'imaginaire Rio Torrida et se dirigent vers la mission idéalisée de Santa-Juana. Dans cette partie du roman, tout le paysage et les événements deviennent complètement irréels : [...] les alentours de la mission Santa-Juana elle-même où poussent en forme de forêt « *des bananiers, des platanes et des caféiers qui s'abritent à l'ombre de grands arbres de fleurs rouges* » (c'est à dire les bucares *Erythrina poepigiana*, qui ne croissent certainement pas au sud de l'Orénoque). De la même façon, ni le café ni les bananes (cambures) ne peuvent pousser sous forme sylvestre dans le haut Orénoque³⁶ [...].

Le début du chapitre VI, II^{ème} partie intitulé *La mission de Santa-Juana* commence ainsi : *Treize ans avant le début de cette histoire, la région que traversait le rio Torrida ne possédait ni un village, ni un rancho, ni un sitio. C'est à peine si les Indiens le parcouraient, lorsque la nécessité les obligeait à faire transhumer leurs troupeaux. A la surface de ces territoires, rien que de vastes llanos, fertiles mais incultivés, des forêts impénétrables, des esteros marécageux, inondés l'hiver par le trop-plein des coulées avoisinantes. Rien que des fauves, des ophidiens, des singes, des volatiles, – sans oublier les insectes et particulièrement les moustiques, – à représenter la vie animale en ces contrées presque inconnues encore. C'était, à vrai dire, le désert, où ne s'aventuraient jamais ni les marchands ni les exploitants de la république vénézuélienne.*

Le récit se déroulant en 1893³⁷, les faits remontent donc aux années 1880. Cette digression temporelle permet ainsi à l'auteur d'insérer une rupture dans le temps nécessaire à l'évocation d'un ailleurs, avant³⁸. Car le rio Torrida est un cours d'eau purement imaginaire³⁹ qui coule dans un territoire qui n'était absolument pas connu et cartographié à cette époque. L'évocation du *désert*, d'un désert géographique, d'un vide cartographique, d'un territoire vierge, quasiment à l'état originel, participe activement de la mise en place du néant initial à partir duquel Jules Verne va pouvoir créer, produire son espace. La description d'une forêt vierge, primaire⁴⁰ (*impénétrable*) concourt également à la mise en place de cet état initial,

³⁵ Il s'agit en fait du chapitre VII de la Seconde Partie intitulée *Le campement du Pic Maunoir*.

³⁶ Manara Bruno. *Le Superbe Orénoque en 80 mondes*. In : *Revue Jules Verne L'Enigmatique Orénoque*. Amiens, vol. 3, n° 6, 1998, page 33.

³⁷ Cf. chapitre I, I^{ère} partie du roman.

³⁸ Cf. Document : *Le Superbe Orénoque : Retour vers un autre présent, ailleurs et imaginaire*.

³⁹ Op. cit. Manara Bruno. Page 25.

⁴⁰ En fait, ce sont surtout les forêts secondaires qui sont impénétrables...

de ce chaos premier. Le fil directeur et hydrographique de l'aventure est évidemment l'imaginaire rio Torrida. Ce véritable cordon ombilical entre le réel et l'imaginaire sert également de support aux retrouvailles avec le Père Espérante, père de Jean(ne) de Kermor. Quant à Jean(ne) de Kermor, de par son ambiguïté sexuelle, son androgynie (d'abord un homme, finalement une femme... quel accouchement⁴¹ !) participe également de la confusion entre les deux monde, les deux territoires, les deux temporalités qui vont se rencontrer. Cette géographie symbolique et initiatique permet ainsi la mise en place d'un *merveilleux* (*pur, absolu*) car elle est décalée volontairement dans l'espace et dans le temps...

Dans cette digression narrative où sont employées de nombreuses figures de style, l'anaphore et l'emphase (*ni ni ni + rien rien + à peine si*) contribuent à la mise en place d'un discours descriptif : la géographie vernienne est d'ailleurs essentiellement descriptive. L'utilisation de préfixes privatifs (*in + im => incultivés + impénétrables + inconnues*) permet de renforcer le vide (*absolu*, comme le *merveilleux*) dans lequel Jules Verne va faire évoluer ses héros. Quant à l'emboîtement scalaire (*ni un village, ni un rancho, ni un sitio*), une véritable emphase par anaphore scalaire, il permet d'introduire très clairement des effets d'échelle qui renforcent incontestablement ce vide géographique, cet angle mort de la connaissance géographique. Enfin, l'emploi de la métaphore *C'était, à vrai dire, le désert*, achève de décrire un territoire extraordinairement vierge : Jean Chaffanjon n'est jamais allé aussi loin dans son aventure. Jules Verne oui...

En s'élevant de quelques centaines de kilomètres vers le nord et le nord-est, on se fût perdu à la surface d'une extraordinaire région, dont le relief se rattachait peut-être à celui des Andes, avant que les grands lacs se fussent vidés à travers un incohérent réseau d'artères fluviales dans les profondeurs de l'Atlantique. Pays tourmenté, où les arêtes se confondent, où les reliefs semblent en désaccord avec les logiques lois de la nature, même dans ses caprices hydrographiques et orographiques, immense aire, génératrice inépuisable de cet Orénoque qu'elle envoie vers le nord, et de ce rio Blanco qu'elle déverse vers le sud, dominée par l'imposant massif du Roraima, dont Im Thurn et Perkin devaient, quelques années plus tard, fouler la cime inviolée jusqu'alors.

Dans le deuxième paragraphe, Jules Verne apporte des précisions cartographiques et procède à une description géographique plus détaillée. L'auteur reste cependant flou concernant la situation géographique (*quelques centaines de kilomètres ; se rattachait peut-être*). Or ce flou géographique permet d'introduire une rupture supplémentaire dans l'espace qui sert la mise en place de l'imaginaire vernien en présentant ainsi une géographie fantastique, mystérieuse. Ce flou (rhétorique et artistique) est renforcé par l'emploi de *perdu* au milieu d'une région *extraordinaire*.

⁴¹ Nous avons affaire dans ce roman à une véritable *maïeutique* : *art d'accoucher quelqu'un*, cette capacité que l'on a soi-même à découvrir la vérité. Jeanne de Kermor va enfin découvrir, au terme de cette aventure, ses véritables sources, en la personne de son père, le Père Espérante...

Littéralement, on sort du quotidien, de l'ordinaire⁴² pour toucher, appréhender un autre monde où *les reliefs semblent en désaccord avec les logiques lois de la nature*. L'évocation du désert est toujours présente : *cime inviolée*. Cette évocation d'un monde *perdu* n'est pas sans rappeler *The Lost World* de Conan Doyle⁴³. Jules Verne inscrit ainsi son récit dans une dimension mythique et mystérieuse : le Roraima au nord (cadre géographique du futur roman de Conan Doyle) et l'éternel Eldorado⁴⁴ au sud.

Le discours employé reste toujours descriptif. Des figures de style sont encore utilisées, la première est une métaphore (filée) organique (*réseau d'artères fluviales*) et la seconde une personnification (*ses caprices hydrographiques et orographiques*). Les références à Im Thurn et Perkin renforcent par une intertextualité indirecte la référence au monde perdu, ce que la rhétorique vernienne accentue avec l'emploi de substantifs comme *perdu, extraordinaire, incohérent, désaccord...*

⁴² *L'intrusion brutale du mystère dans la vie réelle*, rompre la monotonie du quotidien, telle est la définition du Fantastique donnée par Pierre-Georges Castex.

⁴³ - *Mount Roraima was made famous in 1912 when Sir Arthur Conan-Doyle wrote his fictional novel entitled The Lost World. It describes the ascent of a Roraima-like mountain by an exploratory party in search of prehistoric plants and dinosaurs that were believed to live isolated and unchanged for millions of years on the mountain summit. Conan-Doyle was inspired by the British botanist Everard Im Thurn who on December 18, 1884 with Harry Perkins, was the first to reach the summit of Mount Roraima. Im Thurn and Perkins were not the first Europeans to see Mount Roraima, that goes to Robert Schomburgk, a German born explorer and scientist who explored the region for Britains's Royal Geographical Society in 1838. When Im Thurn returned to Europe to present lectures on his expedition, Conan-Doyle attended one of his shows and was fascinated by the account, allowing his fervent imagination to wander.* (<http://members.shaw.ca/beyondnootka/articles/roraima.html>). Jules Verne cite effectivement Robert Schomburgk dès le premier chapitre de son roman sans donner plus d'informations : *Malgré les assertions de hardis explorateurs qui remontèrent l'Orénoque presque jusqu'à sa source, Diaz de la Fuente en 1760, Bobadilla en 1764, Robert Schomburgk en 1840 [...]*.

- Quant à la filiation Jules Verne / Conan Doyle, elle a fait l'objet de nombreuses études, dont : Lauric Guillaud. *Du Voyage au centre de la Terre au Monde perdu*. In : Cahiers du Centre d'Études Verniennes et du Musée Jules Verne, n° 2. Société des Amis de la Bibliothèque, 1982. Pages 1-12.

- Voir ensuite : *Entre Venezuela, Guyana et Brésil. Le monde perdu de Conan Doyle*. Courrier International n° 901, 2008. Pages 54-56.

- Voir enfin Penaud Maurice, *À propos de fossiles vivants*, In : Citti Pierre ; Dêtrie Muriel (dir.). *Le Champs littéraire*, Vrin, 1992. Pages 56 et 57 : *La dette de Conan Doyle envers Jules Verne est énorme. Les héros du Monde perdu remontent jusqu'à Manaos l'Amazone de la Jangada, puis un affluent : on retrouve ici la marque du Superbe Orénoque. Par le tunnel de Candide on aborde l'autre monde, monde renversé où les diamants n'ont aucune valeur... Quant au monde perdu lui-même, c'est une projection sublunaire du monde souterrain du Voyage au centre de la terre [...] Mais comment ne pas attirer prioritairement l'attention sur le calque (nous avons pesé le mot) du Village aérien ? Plusieurs pages n'épuiserait pas l'étude des « ressemblances », et nous n'hésiterons pas à tirer de Jules Verne le personnage de Challenger lui-même (n'a-t-il pas été possible de tirer des Enfants du Capitaine Grant celui de Sherlock Homes ?)*.

⁴⁴ Voir à ce titre notre article : *Entre Orénoque et Amazone : aux sources du mythique Eldorado. Un cadre géographique propice à l'imaginaire classique... et vernien*. In : Plastir - Revue Transdisciplinaire de Plasticité Humaine, Mars 2008, n° 10 : <http://plasticites-sciences-arts.org/PLASTIR/Dupuy%20P10.pdf>

Les paragraphes qui suivent se concentrent plus sur la situation du territoire au point de vue ethnographique. Sont décrits ainsi les indiens Guaharibos, de *misérables sauvages, que la civilisation n'avait pu toucher de son souffle. [...] Ils semblaient être au dernier degré de l'échelle humaine. Pourtant, un observateur eût soupçonné une certaine intelligence restée à l'état rudimentaire. Pour autant, tout les reléguait au dernier rang des races les plus inférieures.* Et Jules Verne de commencer ce nouveau paragraphe en expliquant : *Telle était cette portion du Venezuela, son inutilité, son abandon, lorsqu'un étranger, un missionnaire, entreprit de la transformer.* Le héros de Jules Verne (le Père Espérance) fait quasiment œuvre de charité en pénétrant dans ce territoire vierge... Car, en plus d'être loin de tout, avec un relief mouvementé, ce territoire abrite des peuplades sauvages composées des indiens les moins civilisés du monde... Ce voyage dans l'espace est également un voyage dans le temps, où tout est primitif, primaire : le relief, la végétation, les indiens ! Jules Verne établit ici une corrélation directe inverse entre l'éloignement (un *désert* au milieu de nulle part) et l'évolution : le degré d'évolution est (serait) inversement proportionnel à la distance qui nous sépare des lieux de civilisation, comme les villes par exemple. Or, tout cela n'est pas sans rappeler indirectement Darwin et sa théorie du chaînon manquant⁴⁵.

L'auteur rappelle dans le paragraphe suivant que Jean Chaffanjon a également rencontré ces indiens : *Ainsi s'était établie la détestable réputation dont jouissaient encore les Guaharibos, il y avait cinq ou six ans, lorsque M. Chaffanjon, dédaignant les terreurs de ses bateliers, n'hésita pas à poursuivre sa navigation jusqu'aux sources du fleuve. Mais, après les avoir enfin rencontrés à la hauteur du pic Maunoir, il fit bonne justice de ces accusations mal fondées contre de pauvres Indiens inoffensifs.* Par le truchement de l'aventure (réelle elle) de Jean Chaffanjon, Jules Verne nettoie, « hygiénise » en quelque sorte son espace, en le débarrassant de ses mythes les plus terribles (transformation des indiens et de leur mauvaise réputation par le mythe du bon sauvage). Cette « hygiénisation » permet à l'auteur de mettre en place sa propre mythologie, sa propre cosmogonie, légèrement en décalage par rapport à la réalité telle qu'elle est connue à son époque. Elle permet également « d'extraordinariser », de rendre *merveilleux* (moins méchants, plus bons) ces

⁴⁵ A propos de Jules Verne et de son roman, *Le Village aérien* (1901, sous-titré *La Grande Forêt*), Jean-Marie Seillan écrit : « Comme celle de ses contemporains, son anthropologie s'inscrit sur des échelles de type racialisé, exprimées en termes d'infériorité ou de supériorité, de signes plus et de signes moins. La seule différence avec les feuilletonistes contemporains tient à ceci que là où un Louis Noir ou un Boussebard séparent sans nuances le Blanc du Noir pour rejeter ce dernier dans l'animalité, tous les échelons entre les deux règnes sont, dans *Le Village aérien*, occupés. Peut-être est-ce là que réside précisément l'énigme de ce Voyage extraordinaire atypique qui après avoir pris acte de l'extinction du roman d'aventures spatiales, puis s'être réorienté vers une exploration temporelle, s'engage dans la voie du merveilleux scientifique avant de finir, comme l'observe Alain Verjat, dans la dérision. » (*Aux sources du roman colonial*, page 94). Jules Verne, dans son roman, bien que reconnaissant la théorie darwinienne, considère que l'on ne trouvera jamais le chaînon manquant car il n'existe pas... Les convictions religieuses de l'auteur prennent de plus en plus le pas vers la fin de sa vie sur des réalités scientifiques qu'il évoque pourtant souvent dans ses romans.

pauvres sauvages qui vont servir de peuple premier, primitif à ce territoire parfaitement imaginaire, imaginé et extrapolé par Jules Verne.

S'en suivent alors de nouveaux paragraphes où Jules Verne décrit le Père Espérante agissant comme un missionnaire des plus consciencieux et efficace, aidé de son fidèle compagnon Angelos : *ils avaient régénéré toute une tribu au double point de vue moral et physique*. Du bon usage de la nature et de la religion...

Or, c'est à partir de ce moment très précis, juste après ce dernier paragraphe, que Jules Verne met véritablement en place son *merveilleux géographique pur* au travers de deux paragraphes emblématiques de son écriture : *C'était à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida que le missionnaire avait choisi l'emplacement de la future bourgade. Choix heureux, s'il en fût, - un sol d'une étonnante fertilité où croissaient les plus utiles essences, arbres et arbrisseaux, entre autres ces marimás dont l'écorce forme une sorte de feutre naturel, des bananiers, des platanes, des cafiers ou caféiers qui se couvrent à l'ombre des grands arbres de fleurs écarlates, des bucares, des caoutchoucs, des caçoyers, puis des champs de cannes à sucre et de salsepareille, des plantations de ce tabac d'où l'on tire le « cura nigra » pour la consommation locale et le « cura seca » mélangé de salpêtre, pour l'exportation, les tonkas dont les fèves sont extrêmement recherchées, les sarrapias dont les gousses servent d'aromates. Un peu de travail, et ces champs défrichés, labourés, ensemencés, allaient donner en abondance les racines de manioc, les cannes à sucre, et cet inépuisable maïs, qui produit quatre récoltes annuelles avec près de quatre cents grains pour le seul grain dont l'épi a germé. Si le sol de cette contrée possédait une si merveilleuse fertilité que devaient accroître les bonnes méthodes de culture, c'est qu'il était vierge encore. Rien n'avait épuisé sa puissance végétative. De nombreux ruisselets couraient à sa surface, même en été, et venaient se jeter dans le rio Torrida, lequel, pendant l'hiver, apportait un large tribut d'eaux au lit de l'Orénoque.*

Jules Verne apporte ici une précision géographique supplémentaire : ils sont à 50 kilomètres des sources de l'Orénoque, donc de l'embouchure du rio Torrida. L'auteur mélange dans sa précision géographique un élément réel (les véritables sources de l'Orénoque) avec un élément purement imaginaire (le rio Torrida). Cette Mission Santa-Juana s'inscrit ainsi à mi-chemin entre réel et imaginaire, entre deux mondes, entre deux temporalités bien distinctes... ce que la rhétorique vernienne (une véritable allégorie biblique), évoquant un véritable jardin d'Éden, ne fait que renforcer. De plus, cette mise en place d'un extraordinaire, d'un *merveilleux géographique* (botanique, agricole, pédologique, etc...) repose également sur l'évocation d'une extraordinaire bio-diversité, où le rôle *bienfaiteur* du colonisateur est souligné : *un sol d'une étonnante⁴⁶ fertilité*

⁴⁶ Rappelons-nous l'étymologie de *merveilleux* : *mirabilia* = choses étonnantes, admirables.

où croissaient les plus utiles essences [...] Si le sol de cette contrée possédait une si merveilleuse fertilité, c'est qu'il était vierge encore. Dans ce territoire merveilleux, ce Jardin d'Éden, le Père Espérante agit en véritable Dieu (un véritable démiurge), reproduisant à ce titre le miracle de la multiplication des pains : et cet inépuisable maïs, qui produit quatre récoltes annuelles avec près de quatre cents grains pour le seul grain dont l'épi a germé.

Ce véritable retour aux sources (géographique et paternelle), aux origines, s'accompli grâce à un symbolique cordon ombilical que la (re)présentation hydrographique du site ne fait que renforcer. L'eau coule abondamment dans ce récit, en hiver comme en été, évocation d'un lieu idéal : *De nombreux ruisselets couraient à sa surface, même en été. [...] Le village s'était établi tout près d'un cerro détaché de la sierra Parima, dont les premières déclivités se prêtaient à une installation salubre et agréable.*

Le reste de la description participe précisément de ce que nous appelons aujourd'hui le *développement durable*⁴⁷ : *Ils étaient heureux, leurs familles prospéraient, ils vivaient dans l'aisance, ils échangeaient fructueusement les produits de leur sol avec les produits manufacturés qui venaient du cours inférieur de l'Orénoque, et leur situation ne cessait de s'améliorer, leur bien-être de s'accroître. Aussi, d'autres llaneros affluaient-ils à la Mission, et d'autres cases s'élevaient-elles. Aussi la bourgade s'agrandissait-elle, en mordant sur la forêt qui l'entourait de son éternelle verdure. Aussi les cultures se développaient sans avoir à craindre que le sol vînt à leur manquer, puisque ces savanes de l'Orénoque sont pour ainsi dire sans limites*⁴⁸.

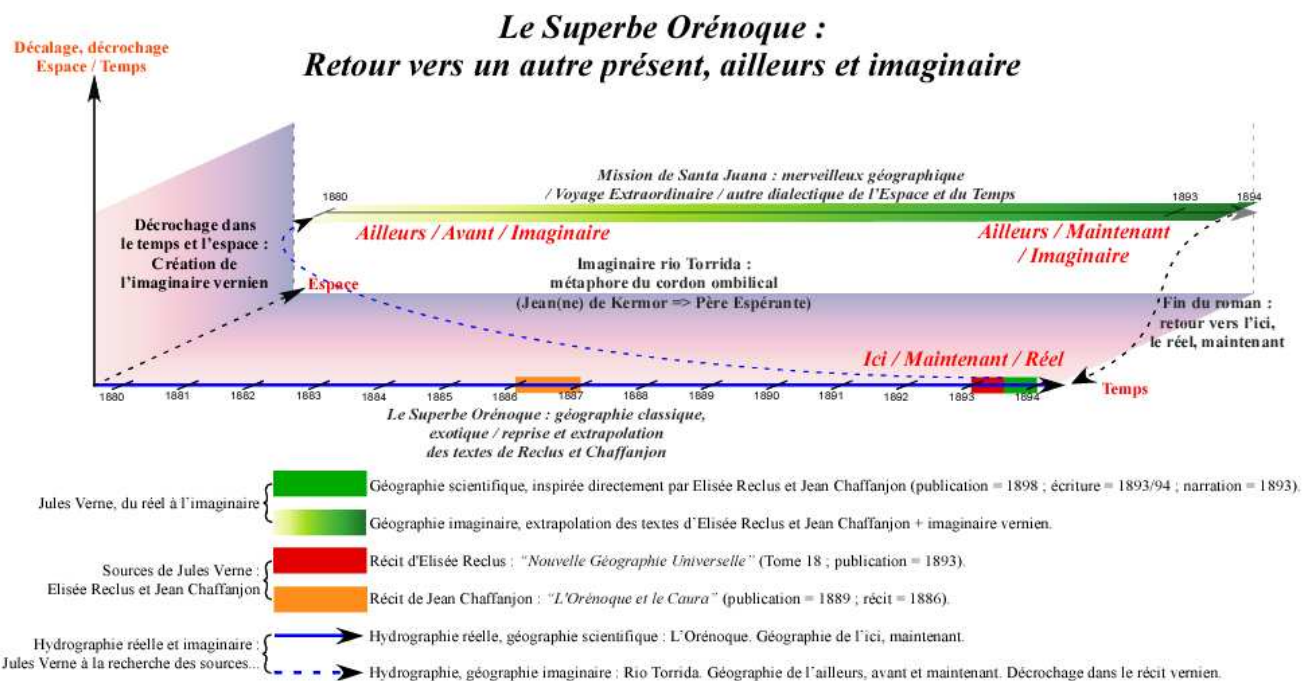
Jules Verne évoque ainsi dans son récit un équilibre parfait où l'harmonie du lieu participe également de l'harmonie générale⁴⁹. Certes, le relief

⁴⁷ Dans ce cas présent, bien que Jules Verne ne l'emploie pas dans son récit, le concept est littéralement performatif : il invite à l'action...

⁴⁸ A noter l'anaphore *aussi, aussi, aussi* qui renforce la situation merveilleuse de ce territoire au double point physique et humain.

⁴⁹ Cf. Berdoulay Vincent. *Des mots et des lieux*, pages 63 et 64. L'auteur souligne d'ailleurs quelques lignes plus loin un point fondamental dans l'œuvre de Jules Verne : la folie... : *Une autre façon d'introduire le déterminisme de l'environnement dans le discours géographique a été de chercher dans la nature un modèle d'ordre pour la vie sociale et politique. L'exemple type est fourni par Jean Bodin. [...] Il transforma alors - analogiquement - l'opposition ordre-désordre en une opposition nature-culture. [...] Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, comme tout système, celui de Jean Bodin ne pouvait tout englober : une pierre d'achoppement était son incapacité à rendre compte de la folie. Celle-ci, correspondant à une perte d'esprit, ravalait l'homme au niveau de l'animal, c'est-à-dire hors système, au niveau de « l'anti-nature », avec la sorcellerie (idée d'ailleurs répandue à l'époque). [...] Une version modernisée en fut fournie par Alexandre de Humboldt. Pour lui aussi il y a un ordre dans la nature, qu'il s'attache à déchiffrer par son œuvre scientifique. [...] Mais c'est surtout chez Elisée Reclus que ce type de discours environnementaliste s'épanouit. Comme son maître Ritter, il est sensible aux « harmonies naturelles » ; il les met en valeur, les étudie.*

repose-t-il sur un désordre apparent. Pour autant, à partir de ce désordre, de cette situation instable (des indiens à la réputation dangereuse, par exemple) le Père Espérance, dans une allégorie biblique évidente, va instaurer l'ordre, le progrès⁵⁰. Il va aménager son espace, l'habiter au sens littéral du terme, il va l'investir, comme il est investi lui-même d'une mission divine. Or, il s'agit parfaitement du *merveilleux géographique pur* que nous avons présenté jusqu'à présent. L'homme et la Terre⁵¹, dans une symbiose parfaite, offrent ici les conditions d'un développement durable, source de progrès, de bonheur, d'humanité. L'homme a su rendre merveilleuse (*merveilleux*) cette Terre (*géographique*) au sol si fertile, car vierge (*pur*)...



⁵⁰ Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès*. Gallimard, 1996. 176 p.

⁵¹ Voir notre essai : Dupuy Lionel. *Jules Verne, l'homme et la terre. La mystérieuse géographie des Voyages Extraordinaires*. La Clef d'Argent, 2006, 176 p.

*Quel spectacle !
Quelle plume le pourrait décrire !
Quel indescriptible spectacle !
Comment le rendre ?*

Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*

La Géographie est ainsi la pierre angulaire des *Voyages Extraordinaires*, au premier desquels figure *Le Superbe Orénoque*. Qu'elle soit réelle, scientifique, imaginaire, fantastique, symbolique ou mythique, la Géographie est déclinée dans toute sa richesse et sa complexité dans l'œuvre de Jules Verne. L'auteur sait faire rêver, enchâter une Géographie en constante évolution. Le *merveilleux géographique (pur)* participe activement ainsi de cette construction d'un idéal, d'un territoire absolu, parfait, harmonieux.

Or, cette évocation d'un lieu idéal procède également de l'*utopie*, littéralement, et par extension, le *pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux*⁵². Il participe également de l'*uchronie*, à savoir l'*évocation imaginaire dans le temps*⁵³. Nos héros font ainsi preuve d'une double ubiquité, à la fois géographique (monde réel / monde imaginaire) et temporelle (aujourd'hui ↔ réel / avant ↔ imaginaire). Tous les principes, les ressorts du *merveilleux classique* sont utilisés par Jules Verne dans cette aventure extraordinaire. Mais l'acteur principal, ici, n'est pas forcément le Père Espérance, ou sa fille, Jeanne de Kermor, comme nous pourrions le penser initialement. Cet acteur principal, c'est la Terre, une véritable Terre-mère⁵⁴.

Par le truchement de cette réalité géographique, Jules Verne joue également sur le symbole d'une famille recomposée : la fille, *Jeanne*, le père, le *Père Espérance*, la mère, la *Terre-mère*, qui nourrit ses enfants, les fait vivre, leur assure un avenir radieux et prospère. C'est à ce niveau que s'articule le *merveilleux géographique pur*, cette capacité de l'homme (souvent les héros verniens sont des hommes) à épouser la Terre dans un acte de procréation sacré, divin, mythique, mystique. Et le processus se répète à l'identique dans de nombreux romans de Jules Verne où est évoquée la Terre/mer/mère :

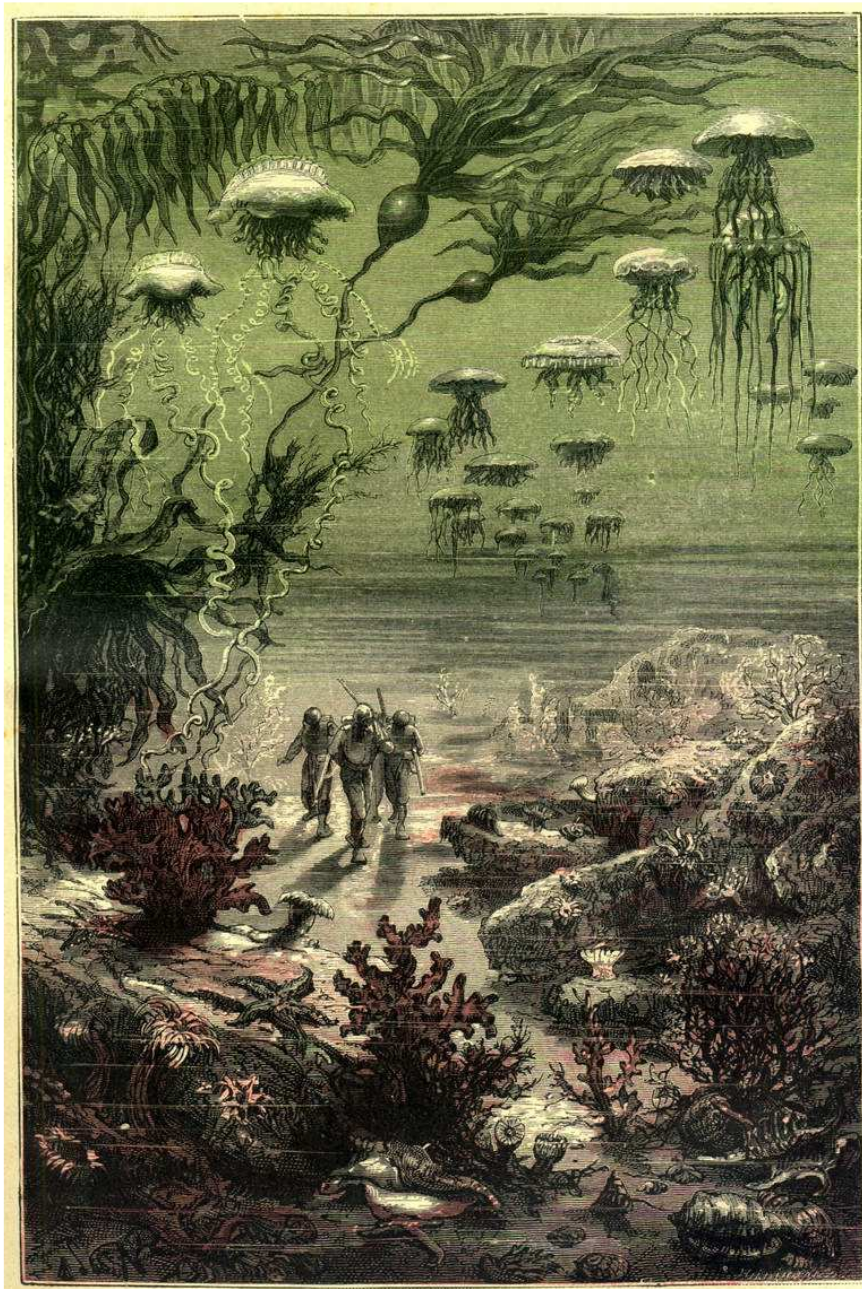
⁵² Définition donnée par le *Dictionnaire historique de la langue française*, 2007, page 3980.

⁵³ *Ibid.*, page 3961.

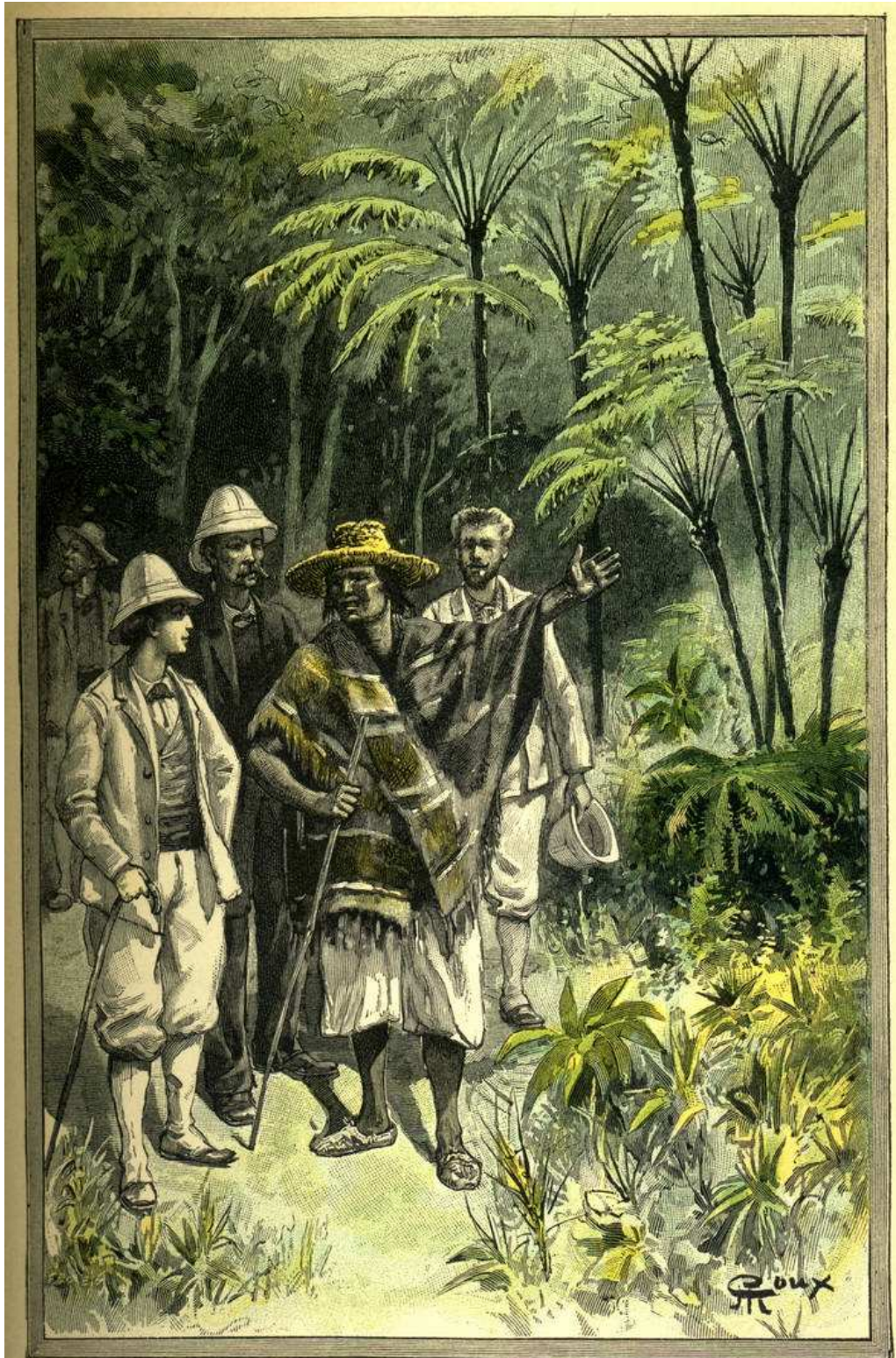
⁵⁴ Sanchez-Cardenas Michel. *Voyage au centre de la terre-mère. Jules Verne chez le psychanalyste*. Albin Michel, 2005. 204 p.

Oui, notre île est belle et bonne, répondit Pencroff. Je l'aime comme j'aimais ma pauvre mère ! Elle nous a reçus, pauvres et manquant de tout, et que manque-t-il à ces cinq enfants qui lui sont tombés du ciel ? - Rien ! répondit Nab, rien, capitaine ! (Jules Verne, L'Île Mystérieuse) ; Mais cette mer, monsieur Aronax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vêtit encore. [...] Tout me vient maintenant de la mer comme tout lui retournera un jour ! (Jules Verne, Vingt mille lieues sous les mers).

Si Jules Verne a trompé sa femme dans sa vie, c'est incontestablement avec la Terre. Et de cette union est née une œuvre adultérine : *Les Voyages Extraordinaires*. Force est de constater à quel point son destin peut nous apparaître parfois merveilleux, géographique et pur...



VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS



LE COMMISSAIRE FAISAIT ADMIRER A SES HOTES... (Page 251.)

LE SUPERBE ORENOQUE

Jules Verne, 1898, Chapitre III (Une halte de deux jours à Danaco), Deuxième partie. Vingt mille lieues sous les mers, Jules Verne, 1869, Chapitre XV (Une invitation par la lettre), Première partie.